

# Chapitre 1 : De la crise à la Révolution tranquille<sup>1</sup>

La crise économique qui secoue le monde au tournant des années vingt crée au Québec un climat d'une grande tension idéologique. Le courant d'idées qui traverse la Province depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle confirme, sous des formes multiples, que la race canadienne-française puise sa force dans son enracinement à la terre et son attachement à l'Église catholique. Un nationalisme traditionnel propagé par les membres du clergé et quelques élites locales poursuit la leçon que proposait *Maria Chapdelaine* :

Au pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer.

Cette idéologie que l'on a coutume d'appeler *idéologie de conservation* selon l'expression du sociologue Marcel Rioux évacue toute réflexion qui ne prendrait pas l'agriculture pour remède face à une société malade d'industrialisation et d'urbanisation. Elle

définit le groupe québécois comme porteur d'une culture, c'est-à-dire comme un groupe qui a une histoire édifiante, qui est devenu minoritaire au XIX<sup>e</sup> siècle et qui a pour devoir de préserver cet héritage qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il doit transmettre intact à ses descendants. Essentiellement cet héritage se compose de la religion catholique, de la langue française et d'un nombre indéterminé de traditions et de coutumes. Le temps privilégié de cette idéologie est le passé...<sup>2</sup>

Or, le Québec est entré avec la guerre de 1939-1945 dans une seconde phase d'industrialisation. Les secteurs propres à la guerre (aviation, construction navale, production de munitions ...) ont développé la croissance économique. De nombreux métiers trouvent une place dans la grande industrie ou se prolétarisent. Bref, le Canadien français n'est plus un cultivateur ou un homme de métier indépendant. Il devient ouvrier, salarié d'une usine, dépendant le plus souvent des Canadiens anglais. Ce sont les villes, principalement Montréal, qui absorbent une bonne partie de la population rurale. Mais, tout en devenant une société industrielle urbanisée, le Québec conserve une culture traditionnelle. Les élites restent encore attachées aux valeurs d'une société pré-industrielle et se méfient de tout projet de société qui entraînerait la formation d'un État capitaliste.

L'homme qui incarne les ambiguïtés de cette époque est Maurice Duplessis (surnommé « le chef »), premier ministre du Québec de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959. Avec son parti, l'Union Nationale, fondé en 1935, il développe dès son accession au pouvoir un programme centré sur les intérêts des régions rurales (établissement d'un système de crédit agricole à taux d'intérêt peu élevés, construction de routes en milieu rural, expansion du programme de colonisation c'est-à-dire d'exploitation de terres vierges). Avec cette politique, Maurice

1. Yannick Gasquy-Resch.

2. Rioux Marcel, « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de Sociologie*, Université Libre de Bruxelles, n° 7, 1968.

Duplessis rejoint les aspirations d'une partie importante du clergé et des élites professionnelles, principaux représentants de l'idéologie de conservation.

Les diagnostics les plus rigoureux ne contredisent pas ce discours comme en témoignent les programmes du parti au pouvoir ou les articles des journaux :

Par nécessité non moins que par vocation, notre sort se confond avec celui de l'agriculture. Faut-il vraiment en faire la preuve ? Qu'on nous enlève nos champs, nos forêts et nous cessons d'exister. [...] Nous vivons sous la domination économique, financière capitaliste, machiniste, administrative des peuples anglo-saxons. Allons jusqu'au bout : nous sommes leurs serfs. Les villes leur appartiennent ; plusieurs villages de même. Alors que nous restons-ils ? La terre.

(Victor Barbeau, *Le Devoir*, 1937).

Lors de son deuxième mandat, Maurice Duplessis maintient son opposition à tout contrôle de l'État sur l'économie et à toute nationalisation. Il soutient la petite entreprise privée et encourage les investissements des capitalistes étrangers et notamment des Américains. Il mène une politique très personnelle qui rend pratiquement toute forme de discussion. En raison de cet autoritarisme, une expression est venue caractériser le climat de l'époque qu'on a appelée la *grande noirceur*. La seule véritable opposition est celle du mouvement syndical mais sa portée est réduite par les mesures que prend Maurice Duplessis : mesures législatives telles la loi du cadenas en 1937 qui interdit la propagation orale ou écrite des idées communistes et les bills 19 et 20 en 1938, ou répressives lors des grands conflits et grèves comme ceux de l'amiante à Abestos (1949), Louiseville (1952), Murdochville (1957). La passivité domine dans les classes les plus défavorisées ainsi que le constate le Père Ernest Gagnon :

Pensée standardisée. Idées toutes faites. Passivité qui ignore les problèmes, qui n'affronte pas les obstacles, mais les contourne ou les retranche. Être d'emprunt. Rien n'est à soi, ni ses idées, ni ses décisions, ni sa foi même... Nous formons d'excellents seconds, ternes et obséquieux...<sup>3</sup>

Cependant, des mouvements de pensée vont traduire les failles de cette idéologie et faire le procès d'une société inadaptée aux grands bouleversements qui la traversent. Le journaliste André Laurendeau décrit le Québec de ces années comme « le paradis des Trusts, royaume des bas salaires et terre des taudis » (Programme du Bloc populaire, 1944). Quelques voix d'écrivains et de poètes se font entendre pour témoigner de la misère, du chômage et du climat social engendré par la crise : au milieu des années trente, 30 % des travailleurs québécois sont sans emploi. Le poète monologuiste Jean Narrache se fait le porte-parole des ouvriers montréalais dans ses recueils de poèmes *Quand j'parl' tout seul*<sup>4</sup> et *J'parl' pour parler*<sup>5</sup>. Clément Marchand dénonce dans *Les soirs rouges*, poèmes écrits dans les années trente mais publiés en 1947, les conditions de vie des « prolétaires » au sein de la cité-usine qu'est la grande ville :

3. Gagnon Ernest, *L'homme d'ici*, Montréal, HMH, 1963.

4. Montréal, Albert Lévesque, 1933.

5. Montréal, Valiquette, 1939.

Ces horizons barrés d'acier sont les leurs.  
 Et cet amas compact de murs roux, c'est l'usine  
 Où chaque jour aux doigts crocheteurs des machines,  
 Ils laissent un lambeau palpitant de leur cœur.<sup>6</sup>

Ce type de témoignage reste rare. La crise est davantage perçue par ceux qui contestent le discours monolithique de l'époque comme une crise de civilisation que comme une crise économique et sociale.

## Section 1. PREMIÈRE BRÈCHE : LA RELÈVE

*La Relève*, revue fondée en 1934 par un groupe de jeunes gens élevés chez les Jésuites, inaugure une forme de discours en rupture avec les discours nationalistes traditionnels. De tous les journaux et revues fondés pendant la crise économique, elle est celle qui semble le mieux imprégnée de l'esprit d'un nouveau contrat social. Ses objectifs consistent à donner la primauté aux valeurs spirituelles et à la personne humaine, grâce à une foi vécue individuellement. Pour les membres de la revue, la crise est avant tout une crise de civilisation. La dimension économique n'est pas niée mais elle est subordonnée à sa dimension essentielle qui est la dimension spirituelle. C'est par une rénovation de la vie spirituelle que la crise peut se résoudre.

Je comprends qu'il est difficile d'imaginer ce que la querelle des universaux apporte à la solution des problèmes économiques. Mais ce qui est impardonnable, c'est de ne pas voir que le monde crie de misère justement parce qu'il nie cette primauté du spirituel qu'on s'obstine à mettre en contradiction avec les nécessités de la faim, parce que l'organisation politique et économique du monde n'est pas appuyée sur une philosophie du réel, c'est-à-dire une philosophie qui partant du réel terrestre remonte aux Réalités supérieures. Impardonnable de croire encore que la politique suffit à l'homme et se suffit à elle-même. La misère n'est pas une question de révolution, mais il faudra beaucoup d'amour de Dieu et des hommes à ceux qui la feront. En définitive, la misère est une question du spirituel.<sup>6 bis</sup>

Publiée de 1934 à 1948, *La Relève*, devenue *La Nouvelle Relève* à partir de 1941, s'inspire du catholicisme français de la démocratie chrétienne et du personnelisme (Péguy, Mounier, Maritain) et d'écrivains catholiques comme Bernanos et Mauriac. Si, en raison de l'origine sociale de ses collaborateurs, la revue n'a pas été directement liée à l'action immédiate et concrète, elle a néanmoins contribué à développer chez les intellectuels une prise de conscience du malaise de l'époque.

En ce qui concerne l'art et la littérature, les préférences de la revue sont allées vers l'art spiritualiste qui a trouvé sa plus complète expression au Moyen Âge. Un essai de Robert Charbonneau, *Connaissance du personnage* (1944), explique les objectifs du romancier et assigne à la littérature une fonction métaphysique : « exprimer l'être », la vérité de l'homme au-delà de son milieu et de son corps. L'esprit de *La Relève* marque le roman des années trente et quarante qui ne conteste pas véritablement le monde puisque la vraie vie est

6. « Les prolétaires », *Les soirs rouges*, Montréal, Stanké, 1986, p. 33.

6 bis. Claude Hurtubise, « La misère et nous », *La Relève*, vol. 2, n° 7, p. 201.

ailleurs, quelque part très haut ou quelque part très loin dans le passé. « Qui suis-je ? », telle est la question que ressassent les héros de ces romans qui refusent à la fois l'univers bourgeois dont ils sont issus et tout engagement autre que littéraire. Inauguré avec Robert Charbonneau, (*Ils posséderont la terre*<sup>7</sup>, 1941 ; *Fontile*<sup>8</sup>, 1945), le roman psychologique se développe au cours des années cinquante avec des textes de Robert Élie (*Il suffit d'un jour*<sup>9</sup>, 1957), André Langevin (*Évadé de la nuit*<sup>10</sup> ; *Poussière sur la ville*<sup>11</sup>) ou encore Eugène Cloutier (*Les Témoins*<sup>12</sup>). Le nombre important de romans de cas de conscience et l'accueil favorable, qu'ils reçoivent à l'époque, indiquent l'importance pour le lecteur bourgeois de la mise en scène de cette crise des valeurs traditionnelles. Sans renier les valeurs chrétiennes, la bourgeoisie intellectuelle cherche une solution au conflit ou à la crise ouverte entre l'idéologie nationaliste traditionnelle et les valeurs de la société industrielle. Elle trouvera en partie une réponse dans le discours chrétien et humaniste de *La Relève*.

L'esprit de *La Relève* se retrouve aussi dans une poésie à résonance philosophique et métaphysique. Le sentiment d'isolement culturel est vécu par les poètes comme une expérience existentielle d'aliénation, de perte d'être. L'écriture poétique devient l'enjeu d'une recherche d'absolu et d'un éclatement libérateur qui conduisent le poète à fuir le réel. Hector de Saint-Denys Garneau<sup>13</sup> (*Regards et jeux dans l'espace*, 1937), Anne Hébert<sup>14</sup> (*Les songes en équilibre*, 1942), Alain Grandbois<sup>15</sup> (*Les îles de la nuit*, 1944), Rina Lasnier (*Images et proses*<sup>16</sup>, 1941), sans constituer une école, forment une génération de poètes qui partagent tous l'expérience de la solitude, de l'exil intérieur, de l'échec. Cette expérience les conduit à une parole poétique neuve débarrassée de toute anecdote descriptive. Le drame personnel de la solitude, du dédoublement, de l'étouffement poussé à l'extrême limite conduit chez Saint-Denys Garneau et Anne Hébert à une poésie du dépouillement, de la rigueur. La parole poétique, libérée de toute entrave et de ce qui la rattachait au réel, peut s'ouvrir au monde, célébrer « la solitude rompue » (Anne Hébert) ou atteindre les « rivages de l'homme » (Alain Grandbois).

## Section 2. 1948 : LE GRAND TOURNANT

La guerre de 1939-1945 entraîne un net retour au réel. La crise est abordée de façon réaliste et inspire des romans de mœurs urbaines. Ce n'est pas que la ville soit absente des romans antérieurs mais, perçue à travers l'idéologie agriculturiste, elle était l'espace négatif par excellence. Lieu du déracinement et de la débauche, elle ne pouvait conduire les héros qu'à la fuir pour retrouver une vie authentique à la campagne. Si *Menaud maître draveur*<sup>17</sup> (1937) de Félix-Antoine Savard et *Trente arpents*<sup>18</sup> (1938) de Ringnet marquent la

7. Montréal, Fides, 1970.

8. Montréal, Fides, 1972.

9. *Œuvres*, Montréal, HMH, 1979.

10. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1951.

11. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1953.

12. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1953.

13. Cf. *infra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 3, section 2.

14. Cf. *infra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 3, section 4.

15. Cf. *infra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 3, section 3.

16. *Poèmes I*, Montréal, Fides, 1972.

17. Montréal, Fides, 1973.

18. Montréal, Fides, 1971, préface de Jacques Cotnam.

fin du roman du terroir, il faut attendre *Au pied de la pente douce*<sup>19</sup> (1944) de Roger Lemelin et surtout *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy<sup>20</sup> en 1945, pour que la ville fasse définitivement son entrée dans le roman. Cette romancière tout en respectant les règles du roman réaliste, marque une étape capitale dans l'histoire du roman, en révélant pour la première fois la situation des Canadiens français nouvellement arrivés à Montréal. Elle ouvre la voie à toute une littérature de contestation qui se développera au cours des années soixante, décennie de la Révolution tranquille.

C'est en peinture que s'amorce la révolution formelle, entre 1945 et 1960, sous l'influence d'un mouvement d'inspiration surréaliste. Le peintre Alfred Pellan, qui a étudié à Paris et a fréquenté les surréalistes est l'un des déclencheurs de cette révolution artistique. Une série de manifestes paraissent en 1948 dont celui de Pellan intitulé *Prisme d'yeux* et surtout *Refus global* qui dénonce la situation d'obscurantisme où se trouve la société québécoise.

*Refus global*, signé par les membres du groupe des *Automatistes*<sup>21</sup>, dont le peintre Fernand Leduc et le poète Claude Gauvreau, est rédigé principalement par le peintre Paul-Émile Borduas. Il est inspiré par le surréalisme<sup>22</sup>. Sans avoir la rigueur des manifestes de Breton, il reprend quelques thèmes fondamentaux du mouvement surréaliste qu'il applique à la situation particulière du Québec. Il oppose un « refus global » à toute idéologie qui limite la création et revendique un « besoin sauvage de libération ». Il fait place à la dictée de l'inconscient et pourfend tous les discours officiels. Il se traduit par le rejet du figuratif et la recherche d'un langage apte à traduire les désirs profonds de l'artiste.

La révolution picturale qui se développe autour de Borduas se répand dans le domaine littéraire. C'est le moment où apparaissent des recueils de poésie marqués par l'écriture surréaliste. Dès 1946, la création d'une maison d'édition, les Cahiers de la file indienne, fondée par Gilles Hénault et Éloi de Grandmont, contribue à faire connaître des textes d'écriture automatique fruits de la collaboration d'écrivains et de peintres : « Le voyage d'Arlequin » d'Éloi de Grandmont (illustrations de Pellan), « Théâtre en plein air » de Gilles Hénault (illustrations de Charles Daudelin)<sup>23</sup>, « Les Sables du rêve » de Thérèse Renaud (illustrations de Jean-Paul Moussseau) paraissent en 1946. C'est aussi dans la mouvance de *Refus global* que se situent les œuvres de Claude Gauvreau (« Les Entrailles<sup>24</sup> », 1946), Paul-Marie Lapointe (« Le Vierge incendié<sup>25</sup> », 1948), Roland Giguère (« Trois pas<sup>26</sup> ») qui inaugurent « le temps des poètes » selon l'expression du critique Gilles Marcotte. Ces auteurs sont à la recherche d'une nouvelle écriture qui ne vise plus à décrire le réel mais à proposer, dans un langage résolument provocant, la vision d'une autre réalité.

*Refus global* réalise pleinement la fusion des arts en intégrant, outre la poésie, le théâtre et la danse. Dans les années cinquante, le surréalisme continue à inspirer ces poètes. De *Brochures*<sup>27</sup> de Claude Gauvreau à *Totems*<sup>28</sup> de Gilles Hénault en passant par *Boréal*

19. Montréal, La Presse, 1975.

20. Cf. *infra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 3, section 1.

21. Le qualificatif a été inventé par le critique Tancrède Marsil Jr. dans un article du *Quartier Latin*, le 28 février 1947, rendant compte d'une exposition collective où figurait une toile de Borduas intitulée *Automatisme*.

22. Yannick Gasquy-Resch, La perception française des Automatistes québécois et Refus global, Colloque *Études québécoises en Europe*, Liège, mai 1993, *Études canadiennes*, 1994.

23. *Signaux pour les voyants. Poèmes 1941-1962*, L'Hexagone, 1972.

24. *Œuvres créatrices complètes*, Montréal, Parti Pris, 1971.

25. *Le réel absolu : poèmes, 1948-1965*, L'Hexagone, 1971.

26. Montréal, Erta, 1950 ; *L'Age de la parole. Poèmes 1949-1960*, Montréal, L'Hexagone, 1965.

27. Montréal, Feu-Antonin, 1957.

28. Montréal, Erta, 1953.

(1957)<sup>29</sup> d'Yves Préfontaine, ces textes font entrer la poésie québécoise dans « l'âge de la parole » selon le titre du recueil de Roland Giguère (1965).

### Section 3. UN MOUVEMENT DE CONTESTATION DANS LES ANNÉES CINQUANTE : *CITÉ LIBRE*

Après *Refus global*, le mouvement de contestation s'élargit et se prolonge dans les années cinquante, touchant différents milieux et proposant de nouvelles valeurs pour corriger l'état de la société québécoise dont le retard dans tous les domaines est dénoncé. Parmi les courants de pensée qui traversent les différents groupes d'opposition, la revue *Cité Libre* marque l'époque parce qu'elle apparaît comme l'un des lieux d'expression privilégiés d'un nouveau libéralisme.

Fondée deux années après la disparition de la *Nouvelle Relève*, en 1950, par Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, elle émane, comme la revue précédente, d'une génération marquée par la crise. *Cité Libre* se veut ouverte à l'entrée du Québec dans le monde moderne et s'oppose donc au gouvernement Duplessis qui incite la société à se replier sur la conservation de son passé. Pierre Elliott Trudeau dénonce dans *La grève de l'amiante*<sup>30</sup> (1956) l'absence d'attention portée aux changements économiques, le retard des Canadiens français sous-scolarisés, exploités économiquement et déclassés politiquement. *Cité Libre* ne veut pas renverser l'ordre établi et on y retrouve un certain nombre d'éléments communs entre les intellectuels progressistes et ceux qui défendent l'idéologie de conservation, en particulier l'attachement à la religion ce qui s'explique par l'origine de ses rédacteurs issus pour la plupart des mouvements d'action catholique. Mais *Cité Libre* appuie le mouvement syndical dans ses luttes et défend un libéralisme sur les plans économique et politique avec une correction des excès assurée par un rôle actif de l'État. Tout en admettant le capitalisme comme une étape obligée du développement du Québec, la revue ne propose pas véritablement de projet collectif de société. Sa visée humaniste met au premier plan la liberté de l'individu. Au nom de la liberté individuelle, la revue critique le Duplessisme parce qu'il est fondé sur l'autoritarisme et le conservatisme. Inspirée par un catholicisme progressiste et notamment par le personnalisme d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*, elle réclame une autonomie de l'individu face à son milieu. Elle s'élève contre l'emprise intellectuelle et politique du clergé, elle préconise la laïcisation de la société civile et demande un accroissement du rôle des laïcs dans l'Église<sup>31</sup>. Elle adhère avec Pierre Elliott Trudeau à l'idée fédérale en soutenant que le développement économique et politique du Québec passe par le renforcement de la Fédération canadienne. Surtout, elle s'emploie à revaloriser la démocratie politique en soulignant, qu'au Québec, cette dernière n'est qu'un simulacre.

L'immoralisme électoral et civique des Canadiens français, leur penchant pour l'autoritarisme, les thèses anti-démocratiques qu'ils apprennent au collège, les structures non-adultes où ils se débattent à l'université, le peu de place qu'ils occupent comme laïcs dans l'Église québécoise, les cadres sociaux étroits où ils vivent dans les campagnes, les positions subal-

29. Montréal, Éditions Estérel, 1967.

30. Montréal, Jour, 1970.

31. Voir Denis Monière, « L'idéologie citélibriste », dans *Le Québec en textes, Anthologie 1940-1986*, de G. Boismenu, L. Mailhot et J. Rouillard, Montréal, Boréal, 1986, p. 130.

ternes qu'ils occupent dans les structures autoritaires du capitalisme, leur crainte de recourir à l'État qui pourtant seul pourrait donner à la collectivité les moyens de sortir de son marasme, le peu de cas qu'ils font (dans l'ensemble) des atteintes à la liberté de parole, de presse et d'association, tout cela constitue la caractéristique d'un peuple qui n'a pas encore appris à se gouverner lui-même, d'un peuple où la démocratie ne peut pas être prise pour acquise.<sup>32</sup>

Revue humaniste, *Cité Libre* réunit des intellectuels québécois opposés au régime de Maurice Duplessis qui joueront dans les décennies suivantes un rôle de premier plan dans l'évolution de la société et de la pensée ainsi que dans le domaine politique (P.E. Trudeau sera premier ministre du Canada entre 1968 et 1984). Revue à dominante philosophico-politique et juridique, *Cité Libre* n'a pas pénétré dans le champ artistique et littéraire dont l'évolution s'est poursuivie parallèlement.

La libération des formes, entreprise par les *Automatistes* et revendiquée par les signataires du manifeste *Refus global*, se poursuit à travers la publication de recueils poétiques surréalistes. Mais l'événement marquant de la décennie en poésie est, en 1953, la fondation des Éditions de l'Hexagone par Gaston Miron et cinq amis ce qui explique la dénomination choisie. Cette maison d'édition réunit des poètes qui, sans révolutionner l'écriture poétique, ouvrent la voie à ce que l'on pourrait appeler « la poésie du pays ». Le ton de la collection est donné dans le premier ouvrage publié en 1953 par Olivier Marchand et Gaston Miron, *Deux sangs*. Pour les poètes de la génération de l'Hexagone, il s'agit avant tout de dire l'être déchiré par le contexte socio-politique de l'époque, de fonder une parole poétique enracinée dans l'espace national et de placer la question de la langue au cœur de la démarche poétique. La poésie de l'Hexagone réconcilie le « je » avec la collectivité après la poésie du vide et de l'absence, caractéristique des poètes de la génération de *La Relève*.

Dans le texte suivant, extrait de *L'Homme rapaillé*<sup>33</sup>, Miron crie sa lassitude, relançant l'homme québécois au plus profond de sa condition de poète et d'opprimé, rejoignant le point de vue que développera Hubert Aquin dans « La fatigue intellectuelle du Canada français » :

J'écris ces choses avec fatigue, comme celui qui disait « être las de ce monde ancien ». De ces régions de mon esprit comme du bois qui craque dans le froid. Les régions exsangues. Dans l'incohérence qui me baigne de part en part, avec la confusion de mes vocables les plus familiers, en proie à la perversion sémantique à l'échelle de toute une langue. Dans le roulement constant dans mon irrationalité dans laquelle ceci me rejette à tout moment. Dans le malheur commun quand le malheur ne sait pas encore qu'il est malheur. Je l'écris pour mémoire. Comme étant transitoire. Je l'écris pour attester que ceci, le non-poème, a existé et existe encore ; que ceci, le non-poème, est nié par qui nous savons, par qui l'histoire saura. Pour dire et donner voix au muet.

... L'œuvre du poème, dans ce moment de récupération consciente, est de s'affirmer solidaire dans l'identité. L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme.

La poésie de l'Hexagone accorde toute son attention aux mots et fait place à une énumération attentive ou émerveillée des éléments du réel comme en témoignent les textes de Réginald Boisvert, Fernand Dumont ou en encore Jean-Guy Pilon :

32. P.E. Trudeau, *Cité Libre*, 22 octobre 1958, p. 18.

33. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1970, p. 128-129.

Qui suis-je donc pour affronter pareilles étendues, pour comprendre cent mille lacs, soixante-quinze fleuves, dix chaînes de montagnes, trois océans, le pôle nord et le soleil qui ne se couche jamais sur mon pays ?

Où planter ma maison dans cette infinitude et ces grands vents ? De quel côté planter le potager ? Comment dire, en dépit des saisons, les mots quotidiens, les mots de la vie : femme, pain, vin ?<sup>34</sup>

Les poètes de l'Hexagone annoncent le vaste mouvement qui, dans les années soixante, va fonder le territoire, la « terre Québec » (Chamberland) et accorder à la poésie un langage spécifique qui nourrit les générations suivantes. À ce mouvement participe aussi l'essor de l'histoire et des sciences sociales qui offrent de nouvelles analyses de la société québécoise. Une génération d'économistes, de sociologues, de politologues formés à la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval à Québec, fondée par le Père Georges-Henri Lévesque en 1938, produit des textes qui jouent un rôle de révélateur sur la situation du Québec d'alors comme les *Essais sur le Québec contemporain* de Jean-Charles Falardeau<sup>35</sup>.

Au cours de ces décennies, une première « révolution tranquille » voit le jour même si en apparence la société monolithique à tendance cléricale bride toute forme d'émancipation. La littérature prend peu à peu conscience de sa spécificité. Détachée des influences françaises, elle est, selon l'expression du critique Gilles Marcotte, « une littérature qui se fait ».

### Bibliographie sélective

- BELANGER André J., *Ruptures et constantes : quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la J.E.C., Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, HMH, 1977.
- BERGERON Gérard, *Du duplessisme à Trudeau et Bourassa 1956-1971*, Montréal, Parti Pris, 1971.
- BOISMENU Gérard, *Le duplessisme, politique économique et rapports de force 1944-1960*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1981.
- DUROCHER René, LINTEAU Paul-André et ROBERT Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain*, Boréal Express, 1986.
- HAMELIN Jean, *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, 3 vol.
- MARCOTTE Gilles, *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962.
- PELLETIER Gérard, *Les années d'impatience 1950-1960*, Montréal, Stanké, 1983.
- RUMILLY Robert, *Maurice Duplessis et son temps* (1973), Montréal, Fides, 1978, 2 vol.
- TRUDEAU Pierre-Elliott, *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, Montréal, HMH, 1967.

34. *Comme eaux retenues ; poèmes 1954-1963*, L'Hexagone, 1968 ; *Poèmes 1954-1977*, Montréal, L'Hexagone, 1985, préface de Robert Chamberland.

35. Québec, Presses de l'Université Laval, 1953.